Lune rousse

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **71 (1932)**

Heft 22

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-224601

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 22 — Samedi 28 mai 1932

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

DAVID DAO CARRO ET LA GRANTA GOLHIE

DAVID dâo Cârro n'avâi jamè vu la Granta-Golhie. Mâ, l'auton passâ, son biau-frâre l'è zu pè Paris, vère « l'Exposechon coloniale » coumeint lâi diant, et l'a einmenâ avoué lî lo David, que ne demandâve pas mî que de vère dâo payï. Quand l'euront visitâ l'exposechon, la Tour Eiffè, et tot cein qu'on pâo visitâ pè Paris, noûtrè doû compagnons sè reindont pè lo Havre, dan âo bor dè la mer. C'ètâi rudo biau et David n'ein revegnâi pas de vère tant d'îghie. S'è rédroëssâi dè racontâ âi z'amis dè son velâdzo tot cein que l'avâi vu pè lo mondo. Et l'âi vint on idée : se pouâvè lâo portâ ouiè po lâo montrâ que ne desâi pas dâi dzanlhiè. Adon, s'è procurâ 'na botolhie, l'eimplliè d'îghie salâïe, po la fère vère à tî cllâo que farant minè de ne pas lo crère... Mâ, vouaitsé qu'arrevè on hommo ein carletta que lâi fâ :

— Ditè don ; faut la payï, cet' îghie... on vo la bâillè pas po rein !

— Ah !... vo z'îtès lo proprietéro... Dièro cein cotè-te ?

— L'è cinquanta centimès.

— Bon. Lè vouaique.

Noûtron David va sè cutsi à l'hôtet, met sa botolhie sû la trâbllia... Mâ, faut-te pas qu'ein tréseint son veston, le reinvessè son îghie salâïe que n'ein est pas restâ dè quiè reimplliâ on verro.

Lo leindéman, s'ein va dè grand matin po reimplliâ onn' autrâ botolhie. L'ètâi lo momeint dè la « marée basse ».

David vouâitè on pucheint momeint lo terrain à sè *(sec)* — dâi pousès et dâi pousès ! — et sè de à lî-mîmo :

— To parâi, à cinquantâ centimès lo litro, l'a dû sè fère onna fortena, l'autro ! *Sami.*

L'EXPLOIT D'ARCHIMÈDE

A Gemme, où M. Potentille, ancien employé, s'est retiré après sa mise à la retraite, et où il vit seul avec son chien Archimède, dans une modeste villa entourée d'un jardinet. Il est deux heures de l'après-midi, M. Potentille, qui vient d'achever de dîner, digère et somnole, mollement étendu sur une chaise-longue, à l'ombre d'un cognassier squelettique.

Soudain, un coup de sonnette à la porte d'entrée de la « propriété ». M. Potentille, qui allait s'endormir tout à fait, se réveille en sursaut et bondit hors de sa chaise-longue. Puis après avoir, d'un coup de pied dans le bas du dos, calmé Archimède qui se mettait en devoir d'aboyer furieusement, il va ouvrir et se trouve en présence de l'unique boucher de la localité.

M. Potentille, *aimable.* — Ah ! c'est vous, monsieur Gradouble ! Bonjour, monsieur Gradouble... Entrez donc, je vous prie, monsieur Gradouble !...

Le boucher. — C'est que je suis assez pressé, monsieur Potentille...

M. Potentille. — Ça ne fait rien, monsieur Gradouble, entrez tout de même... Alors, à quoi dois-je le plaisir et l'honneur de votre bonne visite, monsieur Gradouble ?

Le boucher. — Voilà, monsieur Potentille... C'est rapport à votre chien qui m'a volé de la viande ce matin...

M. Potentille, *au comble de la surprise.* — Comment ! Que me dites-vous là !... Archimède vous a volé de la viande ?...

Le boucher. — Oui, monsieur Potentille.

M. Potentille. — Cela m'étonne de la part d'Archimède... Mais puisque vous l'affirmez, monsieur Gradouble, je vais aussitôt vous la payer, cette viande...

Le boucher. — Je vous remercie, monsieur Potentille, mais je ne voudrais pas que vous puissiez croire à une réclamation injustifiée de ma part... D'ailleurs, il me semblait que vous aviez dû voir rentrer le chien chez vous avec la viande dans la gueule...

M. Potentille. — Oh ! monsieur Gradouble, croyez bien que si je l'avais vu, je me serais empressé de vous le dire et de vous indemniser...

Le boucher. — Vous êtes un honnête homme, monsieur Potentille...

M Potentille. — Voyons, monsieur Gradouble, combien vous dois-je ?...

Le boucher. — Monsieur Potentille, vous me devez tout juste dix francs soixante-quinze...

M. Potentille, *levant les bras au ciel.* — Dix francs soixante-quinze, monsieur Gradouble !... Vous n'y pensez pas !...

Le boucher. — Mais si, monsieur Potentille... C'est le prix du gigot que m'a volé votre chien...

M. Potentille, *très digne.* — Ah ! permettez, monsieur Gradouble, ce n'était qu'une simple côtelette de mouton d'un franc à un franc cinquante... et encore assez coriace, je vous l'assure.

LUNE ROUSSE

J'AI eu ce matin une violente discussion avec ma femme. Rassurez-vous, ce n'est pas une exception. Grâce au caractère épineux de ma compagne, mon foyer n'est guère plus folâtâre qu'une des îles de la désolation. Le ciel y est toujours nuageux, la tempête y souffle en permanence. Mais on s'habitue à tout, surtout aux querelles, aux chicanes et si mon ange gardien cessait de me disputer, il me manquerait quelque chose que je serais obligé de remplacer par un orgue de Barbarie ou par la T. S. F.

A part ces démêlés continuels, nous nous entendons fort bien et la douce paix règne invariablement chez nous quand nous dormons de concert. Entendez : « quand nous dormons simultanément ». Vous comprenez que je ne puis fermer l'œil que lorsque mon impératrice cesse de ronfler et vice-versa.

Au tribunal.

Un filou, pincé la main dans la poche de son voisin, se démenait pour trouver des raisons, des explications, des justifications impossibles.

— Pourquoi tant mentir, lui dit le président avec bienveillance, n'avez-vous pas un avocat ?

* * *

— Il y a longtemps que vous êtes compromis dans des affaires véreuses... Au commencement de l'année, la police a fait une descente chez vous...

— Un descente chez moi ? Il y a erreur..., je demeure au cinquième étage.

DU FRANÇAIS, S. V. P.

Sans vouloir faire concurrence
Au très regretté professeur
Qui toujours, en toute occurrence,
Du français fut le défenseur,

J'éprouve cependant l'envie
De faire la guerre, à mon tour,
A ce français de fantaisie
Qu'on voit imprimé chaque jour,

Et qui, de la langue française
Compromettant le bon renom,
A mon avis, ne vous déplaise,
N'en a plus guère que le nom.

De tous côtés un peu l'on glane
Ce français qui fait fi des lois,
Et dont doivent frémir les mânes
Des grands classiques d'autrefois !

C'est dans les journaux que l'on trouve
A foison ces perles de prix,
Dont chacune à l'envi nous prouve
Qu'on a la grammaire en mépris.

On ne se gêne pas d'écrire :
« Je m'en rappelle » et d'annoncer
Une personne sachant « cuire »,
Ou bien cherchant « de se placer ».

A la hâte l'on élabore
Comptes-rendus, insertions,
Et l'on néglige ou l'on ignore
Toutes leurs incorrections.

Quant aux pièces officielles
On les rédige aussi fort mal,
Mais ne leur cherchons pas querelle,
Car c'est du « français fédéral ! »

Or, pour tout ce qui vient de Berne
Il faut avoir un grand respect,
Même hélas ! pour ce qui concerne
La syntaxe de leurs décrets.

Seulement, cela nous afflige,
Ce français teinté d'allemand,
Et nous voudrions — mais que dis-je ?
Du français plus suisse romand !

Miriam.

UN REMÈDE INUTILE

M. X... qui a d'immenses propriétés dans le nord du canton, est en visite chez des amis. De quoi causer en ce moment, si ce n'est de la campagne et de ses charmes ? M. X. vante donc les agréments de toutes sortes qu'offrent pour lui ses terres.

— J'espère, dit quelqu'un, que vous avez un bon bout de rivière chez vous ?

— Non. Mais j'ai un grand étang de pêche.

— Ah !... alors, vous devez avoir beaucoup de poissons ?

— Très peu, au contraire, on me vole tout...

— Pourquoi ne mettez-vous pas un écriteau avec cette inscription en grosses lettres : « Défense de pêcher » ?...

— Ma foi, fait M. X., d'un petit air détaché, c'est, à proprement parler un remède inutile...

— Mais non, je vous assure...

— Pardon, je l'ai essayé deux ou trois fois... Non seulement mon poisson a continué à disparaître... mais on m'a, par surcroît, volé mon écriteau !...